

Chapitre 12 : **Opération DEM ou la nuit la plus longue**

(El Karma-Corso, 14/15 avril 77)

Revenu à la chambre, je me préparai aussitôt. J'endossai le gilet pare-balles, renforcé, au niveau de la poitrine, par le sac en cuir de ma mie. J'enfilai les pantalons de montagne, les pataugas, l'anorak et le sempiternel béret basque, enfoncé à la *Djéha*. Je vérifiai le contenu de mon sac à dos (piolet, corde, lame de scie à métaux, gants, "opinel"...), y ajoutai l'ensemble de mise à feu, une cinquantaine de mètres de minicâble électrique torsadé, un multimètre de poche, un nécessaire de câblage – sans oublier cuissots, saucisses et sucres.

Ensuite, après m'être algérianisé le faciès au cirage – avec, en plus, une moustache piquée avec prémonition dans la malle à travestissement des fifilles –, je pris jumelles et *frontale*, dissimulées sous l'anorak ; m'assurai que j'avais bien les clés ; plaçai le Beretta dans la poche *ad hoc* du gilet et, finalement, endossai le sac. Nivea m'aida ensuite, sans mot dire, à enfiler la cape de pluie par dessus le tout.

Vingt-deux heures venaient de passer et la *nouba* battait son plein. Un dernier bisou à ma mie, puis, toute lumière éteinte, j'ouvris lentement croisée et volets secoués par la tempête.

De grosses gouttes giclèrent jusque dans la chambre. Les raies de lumière du restaurant filtrant à travers les stores me permirent de constater qu'il n'y avait âme qui vive dans les environs... J'enjambai alors la fenêtre à partir d'une chaise, m'accroupis sur le rebord, le dos vers l'extérieur, puis glissai le long du mur, les mains agrippées au dit rebord. Les brûlures à l'aine et à l'épaule m'avertirent que je démolissais le travail du Dr Fissouti... « Trop tard, le vin est tiré », me dis-je, cependant que Nivea fermait volets et croisée.

La cape de pluie, violemment secouée par le vent, me gênait. Je la gardai cependant, avec l'espoir qu'elle me protégerait au moins le haut du corps.

Je sortis le vélo de la cahute, puis du jardinet, en les refermant à clé. Dans la ruelle, j'enfourchai le *clou* et partis en zig-zag, à cause des rafales de vent. En traversant le village, je ne croisai que trois ou quatre silhouettes de jeunes qui mettaient toute leur énergie à courir sous la pluie battante.

En m'engageant dans la rue rectiligne qui, au bout de quelque deux cents mètres, aboutit à la nationale, j'aperçus les veilleuses du véhicule de la gendarmerie.

Je m'y attendais et pris la première issue à droite. Je dus parcourir à pied les chemins malaisés et boueux qui passaient entre villas et gourbis. Malgré la lumière du vélo, je m'égarai. Par chance, une voiture passa sur la nationale et, quelques minutes après, j'y étais dessus et, réenfourchant la *bécane*, je me lançai bille en tête vers Le Corso.

À vol d'oiseau, sept kilomètres séparent Le Figuier de *La Mitidja*, mais, par la route, c'était le double. Et la loi de l'emmerdement maximal voulut que j'aie souvent le vent contraire.

En contrebas du pont sur l'oued Corso en crue, donc générant un vacarme d'enfer, je testai le Beretta (grâce à la *frontale*) sur un graffiti du mur, à une douzaine de mètres. Concluant : ce *pétard*, c'était pas de la camelote *ritale* !

Il était presque minuit quand je grimpai le chemin privé menant à *La Mitidja*, après avoir escamoté vélo et cape (la pluie avait pratiquement cessé) sur le bas côté de la départementale.

Je longeai la clôture côté sud pour passer sous le vent des *clébard*s — bien que ledit vent eut faibli lui aussi, remplacé, pour ce qui est du fond sonore, par le concert des acridiens.

Apparemment, aucun véhicule dans la cour...

Arrivé vers l'oranger, j'attachai la corde au piolet et lançai celui-ci par dessus le grillage, le plus haut possible dans le cerisier – qui, tout de blanc vêtu, éclairait les environs. Le froissement des branches suffit à faire rappliquer les molosses qui émirent quelques grognements, reniflèrent longtemps en l'air? alors que je m'étais planqué derrière le figuier. Puis, sans doute pour éviter les grosses gouttes qui tombaient encore des branchages, s'en retournèrent à l'abri de la remise...

L'absence de réaction gendarmesque m'encouragea, et, après vérification de l'accrochage du piolet, je grimpai le plus haut possible sur l'oranger, tendis la corde au maximum et la bloquai par un nœud autocoïnçant (breveté SGDG) dans une fourche du tronc. Ensuite, après avoir attaché le bout libre à ma ceinture, j'effectuai la traversée avec la plus grande prudence, agrippé sous la corde par les pieds et les mains (heureusement gantées), prêt à me "ramasser", si le nœud en question lâchait.

J'eus quelque difficulté à passer au dessus de la clôture, à cause de la flèche de la corde. Je dus y poser les pataugas *piano piano*, pour éviter que les barbelés ne les percent.

Arrivé dans le cerisier, je relâchai le nœud en question par de petites secousses sur le brin libre, récupérai la corde pour la remettre dans le sac, puis descendis sur le toit de l'atelier.

Un reflet, près du faîtage, signalait la lucarne : une aubaine, car la voie par la fenêtre de l'ex-chambre de Jul (à supposer qu'elle n'eût pas été rebloquée) ne m'apparut plus si évidente, surtout que douleurs et fièvre ne faisaient que s'accroître. Autre bon signe qui me fit, malgré tout, sourire : la disparition du vide-fosse, confirmant que Boualfa était bien passé par là...

Un moteur Diesel s'annonça alors, figeant mon sourire. Des phares balayèrent l'espace, cependant que force aboiements et autres jappements éclatèrent... Je profitai de ce boucan pour monter sur le toit de l'habitation proprement dite et m'accroupir derrière la cheminée.

La bagnole, après un arrêt – au portail sans doute : je ne voyais pas ce côté là – roula vers la remise puis s'arrêta, moteur coupé. Les phares s'éteignirent, les portières claquèrent, les hommes proférèrent quelques jurons de circonstance pour faire taire les molosses, puis le silence relatif revint et seule une faible luminosité indirecte signifiait que les pandores se couchaient dans leurs guitounes respectives...

La lucarne était un simple rectangle de verre encadré de métal, de quelque trente centimètres en largeur et cinquante en longueur. Le piolet me permit de l'entrebâiller suffisamment pour y introduire la lame de scie afin de sectionner l'attache métallique. Les stridences de l'outil faisaient heureusement chorus avec celles des acridiens...

Les pandores éteignirent pendant que je terminais mon travail, tout en sueur. Soulagé, j'ôtai l'anorak pour me faufiler dans les combles, après l'y avoir glissé avec le sac à dos.

Avant d'y allumer la *frontale*, je masquai la lucarne avec ledit vêtement, coincé entre chevrons et voliges. Pour éviter d'éternuer à cause de la poussière ambiante, je dus me protéger nez et bouche à l'aide du mouchoir noué en *taguelmoust*.

Au sol, il y avait des paquets de vieux numéros de *L'Echo d'Alger* et, en plus petit nombre, divers magazines, dont quelques-uns dataient des années trente et quarante. Ce qui m'intéressa davantage, ce fut le monceau de bouquins laissés en vrac par les fouilleurs de Brahim. De mémoire, il y avait des *Bibliothèque rose* et *verte*, des pavés populaires genre *Via Mala* ou *Autant en apporte le vent*¹ ; des romans d'aventure (Jules Verne, Michel Zevaco, Jack London...), quelques polars, quelques manuels et classiques scolaires... Plus un grand carton contenant les cahiers d'écolier des rejets Boère, que les souris avaient particulièrement appréciés ! En tout une cinquantaine de livres, parmi lesquels rien de ce que je cherchais – et que le directeur avait déjà fait chercher.

En faisant, par acquit de conscience, le tour des lieux, j'aperçus, derrière la cheminée, des objets noircis sortant d'un sac de jute. C'était le tronc et les jambes nus d'une frêle jeune fille. Petits seins pointus, fesses maigrichonnes et pubis couvert d'un discret friselis. Les deux jambes se terminaient en moignons charbonneux : l'un au-dessus du genou et l'autre au-dessous... La matière originelle était du bois blanc, ambré par l'âge dans les creux protégés, mais noirci par le feu sur les surfaces proéminentes : bouts des seins, hanches, genou...

La tête et les bras, également noircis mais entiers, à l'exception de quelques phalanges terminales manquantes, se trouvaient dans un autre sac de même facture.

Je pris la tête entre mes mains et l'examinai avec une grande émotion : la masse des cheveux, séparée sur l'avant en deux parties égales, retombait en créant une cavité triangulaire, au fond de laquelle se trouvait un mince visage, aux yeux mi-clos et **au nez atrophié !**

¹ Ces titres m'étaient restés en mémoire pour les avoir vus, enfant, traôner dans la famille.

Pourquoi les hommes de Brahim n'avaient-ils pas emporté la sculpture ?² Y avait-il, dans les sacs, les fameux documents – que les fouilleurs auraient emmenés sans en souffler mot aux gardiens, comme l'avait suggéré Nivea ? Perclus de douleurs (à cet endroit, je devais rester accroupi, tellement le toit s'abaissait), je fus bientôt obligé de retourner au milieu du galetas pour me désankyloser. Les élancements à l'aine étant devenus plus forts, je défit la ceinture du pantalon pour tâter autour du bandage. Dessous, le long de la cuisse interne, je sentis quelque chose de gluant... Un frisson me parcourut... Mais il fallait boire le vin tiré...

Je soulevai la trappe. Par chance les fouilleurs avaient laissé l'échelle dans le couloir du premier. Valide, je m'en serais passé. Mais ce n'était pas le cas ! Donc, avec corde et piolet utilisé en grappin, je hissai ladite échelle et la plaçai correctement. Puis je descendis précautionneusement au premier. Je commençai par l'ex-chambre de Jul. Le plancher y avait été décloué et les lattes empilées contre la paroi de droite. Entre les solives, rien sinon de la poussière et quelques nids de souris – vides. Je passai dans l'ex-bureau : même chose. L'énorme commode avait été démolie et ses éléments entassés par dessus les planches. La plaque de tirage de la cheminée et des morceaux de plâtre gisaient au sol, ce qui, avec le courant d'air dans la hotte, confirmait qu'elle avait été désobstruée. Mais, par acquit de conscience, j'entrai complètement dans l'avaloir et passai ma main sur les parois afin d'y détecter une cache éventuelle... avec pour seul résultat de me transformer en ramonneur savoyard plein les yeux d'escarbilles – qui me firent larmoyer pour le restant de cette longue nuit... Sur ces entrefaites, j'entendis des piaulements. Je réalisai alors qu'un silence impressionnant avait succédé à la *nouba* des acridiens. J'éteignis la *frontale* et entrouvris très doucement fenêtre puis volet. Le chiot, hissé sur ses pattes arrière contre le mur, avait visiblement flairé ma présence. Pour le faire taire, je lui balançai une saucisse. Il cessa ses couinements, fouina dans l'herbe puis bafra la pitance... Je refermai avec douceur volet et croisée et allai jeter un coup d'œil aux deux autres pièces : elles avaient été fouillées pareillement.

Je m'assis alors sur un tas de planches pour faire le point. Les alertes se succédaient et j'étais plus malade qu'un chien. C'était folie que de continuer les recherches ! Mais prendre tant de risques pour repartir les mains vides, quel regret à vie en prévision... Après tout, me dis-je, il suffisait que je me traîne jusqu'au bord de la route : les femmes m'amèneraient à Ouzou, où Aziza me ferait soigner puis passer la frontière en douce : elle me devait bien ça !

Je me secouai donc et descendis au ré-de-chaussée, avec ce qu'il fallait pour la mise à feu.

Après avoir vérifié que le disjoncteur était effectivement coupé, je dénudai les deux fils antédiluviens qui montaient sous l'escalier, et y insérai, en parallèle, le mini-relais électromécanique avec la résistance de mise à feu et l'électronique de commande. Ensuite, je retournai à la cheminée extérieure pour y placer une cellule photoélectrique, pointée vers l'est. Avant de redescendre en déroulant son mini-câble de liaison, je la testai en l'éclairant avec la *frontale*, le tout enveloppé dans mon béret.

En bas, je testai puis directement la fermeture du relais en activant la minuterie électronique.

Est-ce que mes montées et descentes n'avaient pas été suffisamment discrètes ? En tout cas j'entendis des grognements impératifs venant du même endroit, comme si les *mâtins* adultes, faute de bakchich pour eux aussi, menaçaient de me dénoncer !

Je retournai dans l'ex-bureau pour entrouvrir à nouveau la fenêtre et leur lancer les quatre saucisses restantes, mais le plus loin possible. Les trois clébardes se précipitèrent vers la pitance avec des grognements de satisfaction... Sur ce, une grosse voix se fit entendre. Puis quelqu'un fit le tour des bâtiments côté clôture, à pas lents, balayant celle-ci de sa torche électrique. Les bêtes avaient certainement tout ingurgité en un clin d'œil, mais elles continuaient à renifler l'herbe du coin... Le pandore les engueula en passant, puis continua sans s'attarder. Finalement, revenu vers la remise, il rentra dans sa gaitoune.

Les chiens durent se recoucher aussi, car je ne les entendis plus.

² Encore aujourd'hui, l'explication la plus plausible est qu'ils aient craint le mauvais sort !

Je redescendis pour finaliser la préparation de la phase post-mise à feu : il fallait m'assurer que l'incendie ne fit long feu, justement ! À cet effet, je bourrai l'entre-marche située au-dessus de l'appareillage d'un mélange de papier journal et d'éclats de planches, puis ouvris, le plus cauteusement possible, les croisées intérieures du séjour et de la cuisine.

Il était presque deux heures du matin. L'aîne et l'épaule me brûlaient plus que jamais, mes yeux larmoyaient de plus belle et je frissonnais de fièvre...

En remontant aux combles, je sentis la présence de la *Pauvre Maltaise*, condamnée aux flammes pour la seconde fois ! Cela me fit hésiter. Mais comment la transporter, mon sac étant déjà bien rempli, alors que l'ensemble tronc plus jambes mesurait un bon mètre ? Allah vint à mon secours : je découvris que, comme les bras, chaque jambe se dévissait. Très bien, sauf que mon sac ne passerait plus à travers la lucarne ! Cette fois, Allah, pour me faire comprendre ce que l'aîne le plus obtus de toute la Berbérie aurait déjà résolu, me cogna carrément la tête à une poutre !

J'éteignis donc la *frontale*, ouvris la lucarne, sortis tout le barda sur le toit, m'extirpai moi-même, réendossai l'anorak, plaçai les différents morceaux de Letitia dans le sac... pour me rendre compte qu'il devait maintenant dépasser les vingt kilos – ce qui, ajouté à mon état désastreux, m'interdisait la sortie de l'enclos par la voie des airs. J'abandonnai donc la corde à son triste sort, enfilai les gants et, après avoir bloqué la lucarne en position ouverte (comme je l'avais fait pour la trappe), j'entamai la descente des deux toits, sur les genoux et à reculons, traînant le sac.

Le comité d'accueil était évidemment là, au pied du mur de l'atelier. Je débloquai alors la sécurité du *pétard*, tout en privilégiant la négociation :

— Chut, murmurai-je à l'intention des *clebs*, vous aurez l'bakchich si vous gueulez pas, hein !

Et lançai deux sucres au chiot, qui s'y jeta dessus, puis deux cuissots aux molosses, qui se bornèrent à les flairer, en proie à un drame cornélien : le devoir ou la bouffe ! Constatant leur absence d'agressivité, je hélai le sac au sol à l'aide du piolet, puis y descendis moi-même – la hauteur, au plus bas du toit de l'atelier ne dépassant guère les deux mètres.

Une fois à terre, je m'immobilisai en guettant l'obscurité, la main sur la crosse du Beretta.

Le chiot me faisait fête, mais les mâtins, à deux mètres, reniflaient toujours, indécis, en lorgnant tantôt les cuissots, tantôt ma pomme.

— Allez-y, c'est très bon, les encourageai-je à voix basse.

Ils finirent par happer un cuissot chacun, mais le remède fut pire que le mal : en croquant ces os de vieux coqs à harem, ils firent autant de bruit qu'une broyeuse à gravier... J'en profitai pour, dans un suprême effort, endosser le sac et partir, titubant malgré l'aide du piolet, vers le portail condamné. Arrivé là, j'insérai le dit piolet entre dos et sac, afin d'entamer l'escalade. Je progressais lentement, non seulement à cause de l'épuisement et des spasmes douloureux, mais aussi pour éviter les blessures et ne pas trop écraser les volutes des barbelés, ce qui eût laissé des traces suspectes.

Maintenant je buvais la lie... Non, pire, du pur vinaigre ; au point de m'imaginer en Christ montant au Golgotha : les piqûres des pointes acérées à travers gants et pantalons valaient-elles celles de la couronne d'épines ? Et le poids du sac celui de la croix ? Je n'eus pas l'outrecuidance de l'affirmer, mais... En tout cas j'étais "lessivé", fiévreux, ruisselant de sueur et inquiet : les pandores pouvaient maintenant me tirer bien plus aisément qu'un lapin !

De plus, alors que je franchissais le sommet du portail, le trio revint quémander un supplément, par grognements et couinements sans ambiguïté. Mais les deux cuissots restants, étaient dans les poches latérales du sac, fermées, comme il se doit... Dans un dernier effort (adoptant la méthode Coué, je m'imaginai que c'était toujours le dernier), je descendis et m'éloignai en vacillant, pour, n'en pouvant plus, me laisser choir derrière le tronc d'un olivier.

Allah merci, les pandores ne donnèrent pas signe de vie : ils avaient dû festoyer dignement le samedi islamique et/ou devaient considérer les manifestations des molosses comme non significatives...

En signe de reconnaissance, je balançai les deux derniers cuissots par dessus le grillage, mais gardai les derniers sucres pour moi, qui en avais bien besoin. Puis, n'étant plus à même de réendosser le sac, je le tirai, à l'aide du piolet, sur l'herbe rendue glissante par la pluie... Tellement glissante que, longeant le surplomb du fossé de la W170 pour atteindre l'endroit où j'avais caché le vélo, je dérapai et me ramassai, avec le sac, dans la fange du dit fossé. Plus de peur que de mal... mais pouvais-je avoir plus mal ?

Je me relevai vaille que vaille et tout crotté, retrouvai le vélo et accrochai sac et piolet au porte-bagage. Tout ça avec l'énergie du désespoir, car je me savais maintenant la proie d'une septicémie galopante. En passant la main sur mon visage, je réalisai que j'avais perdu la moustache. Mais quelle importance : je devais, avec mes frusques et ma gueule, boueux tous les deux, ressembler au soûlard du canton, coutumier des caniveaux !

Heureusement, la route descendait en pente douce, au moins jusqu'au pont, ce qui me facilita l'équilibre. Mais, après, à la moindre côte, je dus poser pied à terre et marcher appuyé sur la bécane, corps et esprit tendu vers un seul but : l'auberge.

Dans ma demi-conscience j'oubliai la voiture des pandores et faillit y tomber dessus. La frousse me réveilla et je repris le contournement de la veille.

Quand j'arrivai au portillon du jardin, le ciel du levant commençait à s'éclaircir.

Je fis ce qu'il fallait faire comme un automate, conforté par le bruit de fond de la houle, qui, en bas, frappait régulièrement la berge. Le sac appuyé contre le mur, sous la fenêtre, je me hissai sur les épaules de Letitia et cognai – doucement – sur le volet... Nivea, qui ne dormait que d'un œil (et encore) ouvrit immédiatement. Tout heureuse, elle m'aida à repasser la fenêtre et à remonter le sac. Une fois dans la chambre, les forces me quittèrent : je m'allongeai à même le carrelage, pour ne rien salir d'autre... et bénéficier de sa fraîcheur, car je bouillais littéralement.

— Ça ne va pas, mon chéri ?

— Je suis épuisé... épuisé... répondis-je d'une voix faiblarde.

Elle m'aida à me déshabiller et me mettre au lit, après m'avoir nettoyé mains et visage et administré force aspirine...

Au bout de quelque deux heures de sommeil agité par cette fièvre de cheval, ma mie fut obligée de me réveiller pour respecter le rendez-vous de sept heures. Température affichée (vraie, car je n'étais plus en mesure de tricher) : 38,8 degrés. Elle m'aida à m'habiller, mais ne put me raser, tellement sa main tremblait : je n'avais qu'un rasoir-couteau.

Heureusement, elle avait déjà tout emballé, y compris les morceaux de Letitia, ficelés (avec sa corde à elle) comme un saucisson dans le tapis de Ghardaïa ; et même fait apporter le petit déjeuner dans la chambre, en expliquant à la femme de l'aubergiste (celui-ci, pour cause de *nouba*, pionçait encore) que j'avais eu « une petite poussée de fièvre ».

La *walie* s'annonça, alors que nous avions à peine bâclé le petit déjeuner : Nivea n'avait pas d'appétit, et moi encore moins (je n'appréciais que le thé). Malgré les béquilles, ma mie dut me soutenir pour aller à la voiture. Là, surprise : nous avons complètement oublié Salouah !

— Ce n'est pas grave, déclara philosophiquement *Mémère*. S'il n'y a plus de place sur ce vol, nous deux prendrons le prochain, quitte à passer par Genève ou Marseille.

On réussit à caser notre passagère clandestine (Letitia, non Salouah) dans le grand coffre de la R16, sous l'appellation *kanoun*, *gargoulette* et autres souvenirs sans valeur marchande.

Nous montâmes à l'arrière, à côté de la jeune cousine. Je m'évertuai à paraître aussi normal que possible, mais mon état n'échappa pas à *Mémère*, qui se retourna :

— Mon pauvre Lucien, tu n'as pas l'air bien du tout. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien qui m'empêche d'y aller, répondis-je dans un grand effort.

— Quelle était ta température, ce matin ? s'enquit-elle

— Trente-neuf, répondit Nivea à ma place. Nous comptons aller directement à La Part-Dieu.

— Vous avez raison. Je vous y rejoindrai, si l'horaire de mon train me le permet.

Mémère, s'étant alors mise à genoux sur son siège avant, me prit le pouls et dit, avec un hochement de tête désapprobateur :

— Tu as dû faire ton malin, pas vrai ?

Tout à ma septicémie, c'est à peine si je réalisai sa question, à laquelle je ne répondis pas et, la tête appuyée sur le plaid enroulé que m'avait glissé ma mie, je fermai les yeux, n'ayant même plus la force de regarder le paysage aux souvenirs brûlants de ma jeunesse... (Nivea me rassura plus tard : « l'aurore, ce jour-là, n'avait pas les "doigts de rose" mais une face aussi blafarde que la tienne ! »).

Du parking au hall d'enregistrement, je béquillai péniblement, soutenu par Aziza d'un côté et Nivea de l'autre. Pour les bagages, on avait fait appel à un porteur.

Ma mie me rapporta qu'une ambiance de souk y régnait. Faute de sièges libres, nombre de *fatmas* étaient accroupies avec bébés, valises et baluchons, criant après les gamins, pour lesquels le lieu était devenu un terrain de jeu inespéré... Mais moi, j'étais dans un autre monde : celui de la lutte titanique des bataillons de braves leucocytes contre des bandes de méchants microbes...

On me fit asseoir dans un coin, sur nos bagages à main, le dos appuyé au mur, pendant que Nivea allait enregistrer les bagages de soute. *Mémère* m'injecta une drogue censée combattre l'infection et soutenir le cœur, puis elle partit avec Salouah acheter des places pour un autre vol, le nôtre étant effectivement bondé.

— Lucien, quelle imprudence as-tu commise ? me demanda Aziza en se penchant vers moi.

— J'ai tenté d'aller à vélo chercher l'casque de JDR chez Boualfa, mentis-je.

— Il aurait suffi que tu m'en parles ! me gronda-t-elle.

Nivea revint avec le ballot. Nous dépassions l'allocation de bagages en soute d'une dizaine de kilos, tandis que Salouah et *Mémère* avaient largement de la marge. Cette dernière, dès revenue avec des billets pour Lyon via Marseille dans l'après-midi, accepta de prendre le ballot des "souvenirs".

Puis, encadré par Nivea et Aziza, je réussis (sans doute grâce à la drogue de *Mémère*) à béquiller vers le portillon d'embarquement, où nous attendait Myriam, toute tourneboulée :

— Mon mari a été appelé d'urgence à Corso, à cause d'un sinistre. Je n'en sais pas plus ! Il m'a chargée de vous transmettre toutes ses excuses ainsi que ses plus chaleureuses salutations... Mais qu'est-ce qui vous arrive, M. Lucien ? Vous n'avez pas l'air en forme du tout !

— Il a eu une rechute, expliqua Nivea. On a certainement quitté l'hôpital trop tôt...

— Oh, c'est vraiment la série noire aujourd'hui ! s'écria-t-elle d'un ton théâtral, soulevant les bras comme pour invoquer l'aide de Dieu le Père ; puis elle nous gratifia d'une double ration de bisous, moins sonnants et plus mouillés que d'habitude :

— J'espère que nous nous reverrons dans des conditions moins dramatiques... Donnez-nous de vos nouvelles via Aziza, hein !

Cette dernière nous embrassa à son tour et fit promettre à Nivea de l'appeler dès qu'elle aurait un diagnostic des médecins. Je réussis à sourire et émettre un pâteux : « Au revoir ! ».

Ma mie m'entraîna alors vers le contrôle d'identité et la fouille. Par réflexe, je réalisai que je portais toujours le gilet pare-balles avec le Beretta dedans, sous l'aisselle droite, déjà gonflée par le bandage de l'épaule ! Allah m'inspira encore une fois : d'un geste que je voulus rapide, je tirai le foulard de Nivea vers l'arrière, libérant son abondante tignasse neigeuse.

Myriam, femme du charpentier Youcef, se fût-elle présentée en personne, soutenant le Nazaréen son fils, que l'effet n'eût pas été plus spectaculaire : le policier ne jeta un coup d'œil sur nos papiers que pour la forme et les douaniers nous firent signe de passer d'un air on ne peut plus digne : qui les forcerait à fouiller, et la mère éplorée, et le fils harassé, paraissant avoir tout juste échappé à la crucifixion !

Sur le moment, Nivea ne broncha pas, mais dès que nous fûmes assis, elle remit son Chanel en me fusillant de ses yeux enflammés³, pour me signifier son courroux de l'avoir utilisée comme leurre, d'autant qu'elle n'en avait pas compris la raison :

— Le *pétard*, soufflai-je, d'un ton empâté, en indiquant de ma gauche mon flanc droit.

³ Pour le lecteur qui aurait oublié, je rappelle que ma mie est albinos.

— Et pour la douane française ? me susurra-t-elle, immédiatement adoucie.

— Tant pis, on dira qu'j'étais m'nacé d'mort ; c'qui est vrai... Après tu l'mettras dans ton sac.

Ma mie et l'hôtesse m'aidèrent jusqu'à la cabine, où cette dernière nous fit asseoir au premier rang gauche, parce qu'au côté droit, qu'on avait réservé – comptant sur un décollage vers l'ouest pour *choufer* une dernière fois Alger –, il y avait déjà une *fatma* avec ses marmots.

Toujours la main d'Allah, et vous allez de suite savoir pourquoi : la Caravelle décolla en fait vers l'est, le *simoun* ayant apparemment pris le dessus.

Le *zinc*, surchargé, grimpa avec peine, ce qui nous permit de découvrir progressivement toute la zone côtière, la basse atmosphère étant d'une grande transparence. Aïn-Taya, Surcouf, Alma-Marine, défilèrent sur notre gauche. Puis il s'inclina sur l'aile, vers la mer, donnant la pénible impression qu'il n'arrivait pas à s'élever davantage... à moins que le pilote, inspiré par le même Allah, ne voulût nous montrer le Rocher Noir, sinon carrément *La Mitidja* en feu !

J'employai l'énergie qui me restait à scruter le sol. Le nez contre le hublot, je localisai Corso puis ladite ferme : Hourrah ! Un panache de fumée noire et blanche, surgissant de l'habitation même, filait ouest-nord-ouest... Je pus l'observer pendant une bonne dizaine de secondes, à quelques kilomètres de distance seulement, car l'appareil décrivait un arc de cercle quasiment centré sur Corso.

— **Ibn, Ibn, Ibn, Khaldouûn !** crus-je exhiler – cependant que la terre ferme disparaissait du champ de vue, pour ne laisser place qu'au scintillement de la mer en bas et aux strates blanchâtres du ciel occidental au-dessus –, avant de m'affaisser dans l'inconscience...